

400 MILLIONS
DE LECTEURS DANS LE MONDE

NORA ROBERTS

Les trois sœurs

DOUCE BRIANNA



Nora Roberts est la plus grande autrice de littérature féminine contemporaine. Ses romans ont reçu de nombreuses récompenses et sont régulièrement classés parmi les meilleures ventes du *New York Times*. Des personnages forts, des intrigues originales, une plume vive et légère... Nora Roberts explore à merveille le champ des passions humaines et ravit le cœur de plus de quatre cents millions de lectrices à travers le monde. Du thriller psychologique à la romance en passant par le roman fantastique, ses livres renouvellent chaque fois des histoires où, toujours, se mêlent suspense et émotion.

LES TROIS SŒURS

2 – DOUCE BRIANNA

NORA ROBERTS

LES TROIS SŒURS

2 – DOUCE BRIANNA

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pascale Haas



Titre original
BORN IN ICE

Éditeur original
Jove Books are published
by The Berkley Publishing Group, New York

© Nora Roberts, 1995

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 1996

ISBN : 978-2-2903-8952-2

PROLOGUE

Le vent qui soufflait de l'Atlantique s'abattait en violentes rafales sur les champs des comtés de l'Ouest. Une pluie drue et cinglante rebondissait sur le sol, vous transperçant jusqu'aux os. Les fleurs, si resplendissantes du printemps à l'automne, noircissaient sous le gel impitoyable.

Dans les cottages et les pubs, les gens se réunissaient autour du feu pour parler de leurs fermes, de leurs toitures ou encore de leurs proches partis vivre en Allemagne ou aux États-Unis. Qu'ils soient partis la veille ou depuis plus d'une génération n'avait guère d'importance. L'Irlande se vidait progressivement de ses habitants, comme de tout le reste, hormis la langue.

De temps à autre, on évoquait les « troubles », la guerre interminable qui déchirait le Nord. Mais Belfast était loin du village de Kilmihil, en distance aussi bien qu'en pensée. Ici, les gens se souciaient avant tout des récoltes et du bétail, des mariages ou encore des veillées funèbres qu'amènerait immanquablement l'hiver.

À quelques kilomètres du village, dans une cuisine où régnaient une douce chaleur et une bonne odeur

de gâteau en train de cuire, Brianna Concannon était debout devant la fenêtre et contemplait son jardin assailli par la pluie glacée.

— Je crois bien que les ancolies sont fichues. Et les digitales aussi.

Cela lui brisait le cœur. Pourtant, elle avait déterré toutes les plantes qu'elle avait pu pour les mettre à l'abri dans la petite cabane encombrée située à l'arrière de la maison. Le gel était arrivé si brusquement.

— Tu en replanteras au printemps.

Maggie observa le profil de sa sœur. Brie se faisait autant de souci pour ses fleurs qu'une mère pour son enfant. Maggie caressa son ventre rond en soupirant. Que ce soit elle qui se retrouve mariée et enceinte, et non pas sa sœur qui aimait tant la douceur d'un foyer, ne laissait pas de l'étonner.

— Tu y prendras le plus grand plaisir.

— Sans doute. Ce qu'il me faudrait, c'est une serre. J'en ai vu plusieurs en photos. Ce devrait être possible.

Elle pourrait probablement s'en offrir une au printemps, si elle se montrait prudente. Tout en rêvassant vaguement aux plantes qui grimperaient derrière les vitres, Brianna sortit du four une plaque de muffins aux myrtilles. Maggie lui avait rapporté les fruits d'un marché de Dublin.

— Tiens, tu vas emporter ça chez toi.

— J'y compte bien...

Maggie sourit et s'empara d'un muffin qu'elle fit passer d'une main à l'autre pour le refroidir avant de mordre dedans à belles dents.

— Mais je vais d'abord manger à ma faim. Je t'assure, Rogan pèse le moindre morceau de nourriture que je mets dans ma bouche !

— Il tient à ce que toi et le bébé soyez en bonne santé.

— Oh, ça oui ! Et il surveille de près ce qui est utile au bébé et ce qui se transforme en graisse.

Brianna jeta un coup d'œil vers sa sœur. Maggie était tout en rondeurs, le teint frais comme une rose alors qu'elle entamait le dernier trimestre de sa grossesse. Elle affichait une sorte de nonchalance qui contrastait avec la boule d'énergie incapable de tenir en place qu'elle était d'habitude.

Elle est heureuse, songea Brie. Et amoureuse. Et elle se sait aimée en retour.

— Tu as déjà pris pas mal de kilos, observa-t-elle en voyant une lueur amusée illuminer le regard de Maggie.

— Je fais un concours avec une des vaches de Murphy et, pour l'instant, c'est moi qui gagne !

À peine le muffin englouti, elle en prit un autre sans la moindre honte.

— D'ici quelques semaines, mon gros ventre m'empêchera de voir le bout de ma canne à souffler le verre. Je vais devoir me contenter de faire des lampes.

— Tu pourrais arrêter de travailler un peu. Rogan trouve que tu en as fait assez pour remplir toutes ses galeries.

— Et que veux-tu que je fasse, à part périr d'ennui ? J'ai une idée de pièce très particulière pour la nouvelle galerie de Clare.

— Qui n'ouvrira qu'au printemps.

— D'ici là, Rogan aura sûrement mis sa menace à exécution. Il m'a juré de m'attacher aux montants du lit si jamais je mettais un pied à la boutique.

Maggie soupira, mais Brie la soupçonna de ne pas prendre cette menace au sérieux. La domination subtile de Rogan n'inquiétait pas vraiment sa sœur. Maggie refusait de se laisser aller.

— Je veux travailler tant que je le peux encore, ajouta-t-elle. Et puis, c'est bon d'être à la maison,

même par ce sale temps. Je suppose que tu n'attends aucun client.

— Eh bien, figure-toi que si. Un Yankee, la semaine prochaine.

Brianna resservit une tasse de thé à Maggie et remplit la sienne avant de s'asseoir. Son chien, qui attendait docilement au pied de la chaise, posa sa grosse tête sur ses genoux.

— Un Yankee ? Tout seul ? Un homme ?

— Mmm, fit Brianna en caressant la tête de Concoabar. Un écrivain. Il a réservé une chambre en pension complète pour une période indéterminée. Il m'a envoyé un mois d'avance.

— Un mois ? À cette époque de l'année ?

Amusée, Maggie se tourna vers la fenêtre dont les vitres tremblaient sous le vent.

— Et on dit que les artistes sont des excentriques ! Quel genre de choses écrit-il ?

— Des histoires policières. J'en ai lu quelques-unes, il est doué. Il a remporté plusieurs prix et on a même tourné des films à partir de ses livres.

— Un écrivain à succès, Yankee, qui passe l'hiver dans un *Bed and Breakfast* du comté de Clare... Ma foi, les mauvaises langues vont aller bon train, au pub !

Maggie se lécha le bout des doigts en observant sa sœur de son œil d'artiste. Brianna était une ravissante jeune femme, toute rose et dorée, avec un teint crémeux et une silhouette fine et élancée. Un visage à l'ovale parfait, une bouche charnue, sans aucun maquillage et souvent un peu trop sérieuse. Ses yeux vert pâle étaient rêveurs, ses gestes souples et fluides et ses cheveux d'un blond lumineux étaient épais, avec quelques mèches folles qui s'échappaient de son chignon.

Elle a un cœur d'or, songea Maggie. Brianna dirigeait un *Bed and Breakfast*, et rencontrait donc beaucoup d'étrangers. Mais elle était d'une extrême naïveté sur ce qui se passait dans le monde au-delà du portail de son jardin.

— Je ne suis pas sûre que cette idée m'enchanté, Brie. Te savoir seule avec un homme dans cette maison pendant des semaines...

— Il m'arrive souvent d'être toute seule avec mes clients, Maggie. C'est ainsi que je gagne ma vie.

— Oui, mais il est rare que tu n'en aies qu'un seul, surtout en plein hiver. J'ignore quand nous devons retourner à Dublin et je...

— Et tu ne seras plus là pour veiller sur moi ? poursuivit Brianna en souriant, plus amusée que vexée. Allons, Maggie, je suis une grande fille. Je suis une femme qui dirige son affaire et peut s'occuper d'elle toute seule.

— Tu consacres toujours beaucoup trop de temps à t'occuper des autres.

— Ne commence pas avec maman, répliqua Brianna, les lèvres pincées. Je n'ai plus grand-chose à faire depuis qu'elle est installée dans son cottage avec Lottie.

— Je sais parfaitement tout ce que tu fais, renchérit Maggie. Tu accours dès qu'elle lève le petit doigt, tu l'écoutes gémir et se lamenter et tu l'emmènes chez le médecin chaque fois qu'elle se croit atteinte d'une nouvelle maladie incurable.

Maggie agita la main, furieuse d'avoir cédé, une fois de plus, à la colère et à la culpabilité.

— Mais ce n'est pas ce qui me préoccupe pour l'instant. Cet homme...

— Grayson Thane, précisa Brianna, profondément soulagée de pouvoir changer de sujet. Un écrivain américain respecté, qui a envie d'une chambre au

calme, dans un établissement bien tenu de l'ouest de l'Irlande. Et qui n'a vraisemblablement aucune visée sur sa propriétaire.

Elle prit sa tasse et but une gorgée de thé.

— Sans compter que c'est lui qui va me permettre de payer ma serre.

1

Il n'était pas rare que Brianna ait un ou deux clients à Blackthorn Cottage pendant les pires tempêtes d'hiver. Mais janvier était un mois creux, et sa maison restait vide la plupart du temps. La solitude ne lui pesait guère, pas plus que le hurlement infernal du vent ou le ciel gris plomb d'où se déversait une pluie cinglante et glaciale jour après jour. Cela lui laissait le temps de faire des projets.

Elle appréciait les voyageurs, attendus ou non. Financièrement, chaque penny comptait. Mais cela mis à part, Brianna aimait beaucoup avoir de la compagnie, et l'occasion d'offrir un foyer temporaire à ceux qui passaient par là.

Depuis la mort de son père et le départ de sa mère, elle avait fait de la maison celle dont elle rêvait étant enfant, avec de grands feux de tourbe, des rideaux de dentelle et une bonne odeur de gâteau qui s'échappait en permanence de la cuisine. Cependant, c'était Maggie – Maggie et le succès de ses œuvres – qui lui avait permis de s'agrandir peu à peu. Brianna ne l'oubliait pas.

Mais la maison était à elle. Leur père avait compris combien elle l'aimait et en avait besoin. Elle veillait sur cet héritage comme un enfant sur son trésor.

Était-ce le mauvais temps qui lui rappelait son père ? Le jour de sa mort, il pleuvait et ventait comme aujourd'hui. Quelquefois, lorsqu'elle se retrouvait toute seule, Brianna se rendait compte qu'elle renfermait encore en elle des petites poches de chagrin, pleines de souvenirs, bons ou mauvais.

Travailler, voilà ce dont elle avait besoin, songea-t-elle en s'éloignant de la fenêtre pour éviter de broyer du noir.

Il pleuvait à verse, aussi décida-t-elle de se rendre au village un peu plus tard et de s'attaquer à une corvée qu'elle remettait depuis déjà trop longtemps. Elle n'attendait personne aujourd'hui ; le seul client ayant réservé n'arrivait qu'à la fin de la semaine. Son chien sur les talons, Brianna se munit d'un balai, d'un seau, de chiffons et d'un carton vide et monta au grenier.

Elle venait régulièrement y faire le ménage. La poussière n'était jamais tolérée très longtemps dans la maison de Brianna. Mais il y avait là des cartons et des malles qu'elle ne touchait jamais. Cette fois, elle allait faire un grand tri. Et elle ne laisserait pas ses sentiments l'empêcher d'affronter les souvenirs enfouis.

Si le grenier était débarrassé une fois pour toutes, elle pourrait peut-être l'aménager. Cela ferait une pièce très agréable, songea-t-elle, appuyée sur son balai. Avec une ouverture supplémentaire, peut-être une lucarne. Elle peindrait les murs en jaune pâle, pour donner de la lumière. Une fois le parquet ciré et quelques vieux tapis...

Elle imaginait déjà le résultat. Il suffirait d'un couvre-lit d'une jolie couleur, d'un fauteuil à bascule, d'un petit bureau. Et si elle avait...

Brianna secoua la tête en se moquant d'elle-même. Elle allait trop vite.

— Je suis une incorrigible rêveuse, Conco, murmura-t-elle en caressant la tête de son chien. Ce qu'il faut pour l'instant, c'est de l'huile de coude et beaucoup de courage.

D'abord les cartons, décida-t-elle. Il était temps de se débarrasser de tous ces papiers et de ces vieux vêtements.

Une demi-heure plus tard, tout était rassemblé en plusieurs piles bien nettes. L'une était destinée aux pauvres de la paroisse, l'autre constituerait une réserve de chiffons. Quant à la troisième, c'était ce qu'elle voulait conserver.

— Oh, regarde ça, Conco.

Avec délicatesse, elle sortit une petite robe de baptême blanche dont elle lissa doucement les plis. Un léger parfum de lavande s'en échappa. De minuscules boutons de nacre et un plastron en dentelle ornaient l'étoffe en lin. Brianna sourit en reconnaissant là l'ouvrage de sa grand-mère.

— Il l'a gardée, dit-elle à voix basse.

Jamais sa mère n'aurait eu un geste aussi sentimental en pensant aux générations à venir.

— Maggie et moi l'avons portée, tu sais. Et papa l'a emballée en pensant à nos futurs enfants.

Le petit pincement au cœur qu'elle éprouva lui était si familier qu'elle n'y prêta pas attention. Ici, il n'y avait ni bébé dormant dans un berceau, ni enfant attendant d'être pris dans les bras et embrassé tendrement. Mais Maggie voudrait sûrement cette robe, se dit-elle en la repliant avec précaution.

Le carton suivant était rempli d'un tas de papiers qui la fit soupirer. Il allait falloir les lire, ou au moins y jeter un coup d'œil. Son père avait soigneusement conservé toutes les lettres qu'il avait reçues. Ainsi

que des coupures de journaux. « Des idées pour de nouvelles aventures », aurait-il dit.

Brianna découvrit également des lettres de parents et d'entreprises auxquels il avait écrit en Amérique, en Australie et au Canada.

En fouillant au fond du carton, elle trouva des lettres de cousins, d'oncles et de tantes qui la firent sourire. Ils semblaient tous l'avoir aimé. Tout le monde l'avait beaucoup aimé. Enfin, presque tout le monde, se corrigea-t-elle, en pensant à sa mère.

S'efforçant de chasser cette pensée, Brianna prit alors trois lettres attachées par un ruban rouge défraîchi. L'adresse de l'expéditeur indiquait qu'elles venaient de New York, ce qui n'avait rien de surprenant. Les Concannon avaient de nombreux amis et parents aux États-Unis. Toutefois, le nom qui y figurait lui était inconnu. Amanda Dougherty.

Elle déplia la première lettre et parcourut l'écriture élégante et appliquée. Retenant son souffle, elle la lut, lentement, mot à mot.

Mon cher Tommy,

Je t'avais dit que je ne t'écrirais pas. Je n'enverrai d'ailleurs peut-être pas cette lettre, mais j'ai besoin de faire comme si je pouvais te parler. Je suis de retour à New York depuis seulement un jour. Mais tu me sembles déjà si loin que le temps que nous avons passé ensemble ne me paraît que plus précieux. Je suis allée me confesser et j'ai reçu ma pénitence. Cependant, au fond de mon cœur, rien de ce qui s'est passé entre nous ne me fait l'effet d'un péché. L'amour ne saurait être un péché. Et je t'aimerai toujours. Un jour, si Dieu le permet, nous trouverons un moyen d'être à nouveau ensemble. Toutefois, si cela n'arrivait pas, je veux que tu saches que je chéris chacun des instants qui nous

ont été donnés. Je sais qu'il est de mon devoir de te dire d'honorer le sacrement de mariage qui te lie, de te dévouer à ces deux petites filles que tu aimes tant. Et c'est ce que je fais. Mais, même si c'est égoïste de ma part, lorsque le printemps arrivera à Clare et que le Shannon resplendira au soleil, je te demande de penser un peu à moi. Et à la façon dont tu m'as aimée pendant ces trop brèves semaines. Je t'aime...

*À toi pour toujours.
Amanda*

Des lettres d'amour, pensa Brianna, la tête lourde. Des lettres adressées à son père. Écrites, constata-t-elle en examinant la date, alors qu'elle n'était encore qu'un bébé.

Ses mains se glacèrent soudain. Comment une femme, âgée de vingt-huit ans, était-elle supposée réagir en apprenant que son père avait aimé une autre femme que sa mère ? Son propre père, avec son rire dévastateur et ses projets insensés. Ces mots avaient été écrits pour lui seul. Et cependant, comment résister à l'envie de les lire ?

Le cœur battant à tout rompre, Brianna déplia la seconde lettre.

*Mon cher Tommy,
J'ai lu et relu ta lettre jusqu'à ce que j'en connaisse chaque mot. Te savoir si malheureux me brise le cœur. Moi aussi, je vais souvent au bord de l'océan et je t'imagine de l'autre côté, en train de me regarder. J'ai tant de choses à te dire, mais je crains de ne faire qu'ajouter à ton chagrin. Si tu n'as plus d'amour pour ta femme, il te reste ton devoir. Inutile de te dire que tes enfants doivent passer en premier. Je sais, je l'ai toujours su, qu'elles occupent la première*

place dans ton cœur, et dans tes pensées. Dieu te bénisse de penser également à moi. Et pour le cadeau que tu m'as fait. Je croyais que ma vie serait vide, or, grâce à toi, elle sera pleine et riche à jamais. Je t'aime plus encore que le jour où nous nous sommes quittés. Tommy, quand tu penses à moi, ne sois pas triste. Mais pense à moi.

À toi pour toujours.

Amanda

De l'amour, songea Brianna, les yeux noyés de larmes. Il y avait là tant d'amour exprimé en si peu de mots. Qui était cette Amanda ? Comment s'étaient-ils rencontrés ? Son père avait-il souvent pensé à cette femme ? Avait-il souvent souhaité être à ses côtés ?

Écrasant une larme, Brianna ouvrit la troisième lettre.

Mon chéri,

J'ai prié et prié encore avant de t'écrire cette lettre. J'ai demandé à la Sainte Vierge de m'aider à décider quoi faire. Je ne suis pas sûre de savoir ce qui serait le plus juste vis-à-vis de toi. J'espère seulement que ce que j'ai à te dire t'apportera de la joie, et non de la peine.

Je me souviens des heures que nous avons passées ensemble dans ma petite chambre, dans cette auberge au bord du Shannon. De ta douceur et de ta gentillesse, et de la façon dont nous étions tous les deux aveuglés par l'amour qui nous emportait. Je n'ai jamais connu, ni ne connaîtrai jamais plus, un amour aussi profond, aussi durable. Aussi suis-je reconnaissante au ciel, bien que nous ne puissions plus être ensemble, d'avoir quelque chose de précieux pour me rappeler que tu m'as aimée. Je porte ton

enfant. Je t'en prie, Tommy, sois heureux pour moi. Je ne suis pas seule, et je n'ai pas peur. Peut-être devrais-je avoir honte d'être célibataire et enceinte du mari d'une autre femme. La honte viendra peut-être. Mais pour l'instant, je suis remplie de joie.

Je le sais depuis plusieurs semaines, mais je n'arrivais pas à trouver le courage de te le dire. Je le trouve maintenant, en sentant les premiers signes de cette vie que nous avons fabriquée, toi et moi. Est-il nécessaire que je te dise combien cet enfant va être aimé ? Je m'imagine déjà le tenant dans mes bras. Je t'en prie, mon chéri, pour le bien de notre bébé, ne laisse pas le regret ou la culpabilité envahir ton cœur. Et, pour le bien de ce bébé, j'ai décidé de m'en aller. Je continuerai à penser à toi, chaque jour et chaque nuit, mais je ne t'écrirai plus. Je t'aimerai toute ma vie, et chaque fois que je regarderai le petit être que nous avons fait pendant ces heures magiques au bord du Shannon, je t'aimerai plus encore.

Si tu as pour moi quelque amour, donne-le à tes enfants. Et sois heureux.

*À toi pour toujours.
Amanda*

Un enfant. Sentant ses yeux s'embrumer de larmes, Brianna mit la main devant sa bouche. Une sœur. Un frère. Seigneur ! Quelque part, il y avait un homme ou une femme lié à elle par le sang. Ils devaient avoir à peu près le même âge. Peut-être avaient-ils la même couleur de cheveux, les mêmes traits...

Que pouvait-elle faire ? Comment avait réagi son père, il y avait maintenant tant d'années ? Avait-il cherché à retrouver cette femme et son bébé ? Avait-il essayé d'oublier ?

Brianna posa doucement la main sur les lettres. Non, il n'avait pas oublié. Il avait gardé précieusement ces lettres. Assise dans le grenier faiblement éclairé, elle ferma les yeux. Il avait aimé son Amanda. Il n'avait jamais cessé.

Elle avait besoin de temps pour réfléchir avant de faire part à Maggie de ce qu'elle venait de découvrir. Brianna réfléchissait beaucoup mieux quand elle était occupée. Rester dans le grenier lui parut tout à coup insupportable, mais elle avait quantité d'autres choses à faire. Elle entreprit de faire le ménage, de cirer les meubles et de cuisiner des gâteaux. Ces tâches domestiques simples, ainsi que le plaisir de sentir une bonne odeur imprégner toute la maison, l'aidèrent à retrouver sa bonne humeur. Après avoir remis de la tourbe dans la cheminée, elle se prépara du thé, puis s'installa pour faire un croquis de la serre dont elle rêvait.

Elle finirait par trouver une solution, le moment venu, se dit-elle. Après plus de vingt-cinq années, quelques jours de réflexion ne feraient de mal à personne. Même si le fait de reculer ce moment, elle le reconnaissait volontiers, était en partie dû à son appréhension de devoir affronter une réaction violente de la part de sa sœur.

Brianna n'avait jamais prétendu être une femme de grand courage.

Qu'il pleuve ou non, elle avait des courses à faire le lendemain matin. Une fois les lumières éteintes pour la nuit, elle se félicita de ne pas avoir reçu la visite de Maggie. Demain, ou peut-être après-demain, elle irait montrer ces lettres à sa sœur.

Ce soir, en revanche, elle allait se détendre, laisser vagabonder son esprit. Et s'occuper un peu d'elle. À vrai dire, elle avait légèrement mal au dos à force

d'avoir frotté et récuré à fond toute la maison. Un bon bain de mousse, avec les sels que Maggie lui avait rapportés de Paris, une tasse de thé et un livre, voilà ce dont elle avait besoin. Elle allait utiliser la grande baignoire du premier étage et se comporter comme une cliente. Et au lieu de dormir dans le petit lit étroit, dans la pièce attenante à la cuisine, elle passerait la nuit dans ce qu'elle appelait la chambre nuptiale.

— Ce soir, Conco, c'est nous les rois ! dit-elle à son chien en versant des sels de bain sous l'eau du robinet. Dîner au lit sur un plateau, avec un des livres de notre prochain client. C'est un Américain très connu, ne l'oublie pas.

Brianna se débarrassa de ses vêtements et se glissa langoureusement dans l'eau chaude et parfumée. Elle poussa un gros soupir. Une histoire d'amour aurait sans doute été plus appropriée que ce roman policier intitulé *L'héritage sanguin* ! Néanmoins, elle s'allongea confortablement dans la baignoire et se plongea dans l'histoire d'une femme hantée par son passé et menacée par le présent.

Le livre la passionna. À tel point que lorsque l'eau eut refroidi, elle sortit, le livre dans une main, tout en se séchant de l'autre. Prise de frissons, elle enfila une longue chemise de nuit en flanelle et défit son chignon. Ce ne fut que la force de l'habitude qui la poussa à poser le livre le temps de rincer la baignoire. Mais elle ne prit même pas la peine de se préparer un plateau. Elle fila directement se mettre au lit, la couette remontée jusqu'au menton.

Elle ne prêta pas attention au vent qui faisait trembler les carreaux et à la pluie qui les frappait sans relâche. Grâce au roman de Grayson Thane, Brianna se retrouva au cœur d'un été étouffant, dans

le sud des États-Unis, pourchassée par un dangereux meurtrier.

Il était minuit passé quand la fatigue eut enfin raison d'elle. Le livre toujours à la main, elle s'endormit, Conco ronflant au pied du lit tandis que le vent hurlait telle une femme terrorisée.

Elle rêva. Et, bien entendu, ses rêves furent des plus terrifiants.

Grayson Thane était homme à agir impulsivement. Le sachant, il acceptait en général les désastres qui en résultaient avec autant de philosophie que les triomphes. Et en cet instant, il était bien forcé d'admettre que l'impulsion qui lui avait fait prendre la route de Dublin à Clare, en plein hiver, par une nuit de tempête comme il n'en avait jamais vu, avait probablement été une erreur.

Mais c'était tout de même une aventure. Or seule l'aventure guidait sa vie.

Il avait été victime d'une crevaison peu après Limerick. Le temps de changer le pneu, il ressemblait à et se sentait comme un rat noyé, malgré l'imperméable qu'il avait acheté à Londres la semaine précédente.

À deux reprises, il s'était perdu et s'était retrouvé sur des petites routes sinueuses et étroites qui tenaient plutôt du fossé. Ses recherches lui avaient appris que se perdre en Irlande faisait partie des charmes du pays.

Ce qu'il veillerait à ne pas oublier.

Mourant de faim, trempé jusqu'aux os, il craignait de tomber en panne d'essence avant de pouvoir atteindre l'auberge ou le village le plus proche.

Il passa mentalement en revue la carte de la région. Visualiser les choses était chez lui un don inné, aussi parvint-il sans grand effort à se remémorer chaque

indication de la carte détaillée que son hôtesse lui avait envoyée.

Il faisait noir comme dans un four, la pluie s'abat-tait sur le pare-brise avec la violence d'un torrent et le vent déchaîné faisait brinquebaler sa grosse Mercedes comme s'il s'agissait d'un jouet.

Il mourait d'envie d'une tasse de café.

Arrivé devant un embranchement, Gray décida de prendre à gauche. S'il ne trouvait pas l'auberge ou quoi que ce soit d'autre d'ici une dizaine de kilo-mètres, il dormirait dans cette fichue voiture et atten-drait le lendemain pour repartir.

Domage qu'il ne puisse rien voir du paysage. Malgré la désolation et les ténèbres dans lesquelles la tempête plongeait la campagne, il avait le senti-ment que c'était exactement ce qu'il cherchait. Il vou-lait que son prochain livre se passe ici, au milieu des champs de l'Irlande de l'Ouest et des falaises battues par l'océan Atlantique, entre lesquels se nichaient des petits villages paisibles. Ainsi, il pourrait faire arriver son héros las et désabusé au cœur de la tourmente.

Il plissa les yeux pour scruter l'obscurité. *Une lumière ? Seigneur, pourvu que ce soit ça !* Il aperçut brièvement un panneau agité par le vent. Gray fit marche arrière, dirigea ses phares sur le panneau et sourit.

Blackthorn Cottage. Son sens de l'orientation ne l'avait finalement pas trompé. Il espérait que son hôtesse serait à la hauteur de l'hospitalité légendaire des Irlandais – après tout, il arrivait avec deux jours d'avance. Et il était deux heures du matin.

Gray chercha une allée dans laquelle se garer, mais ne vit rien d'autre que des haies ruisselantes de pluie. Haussant les épaules, il arrêta sa voiture au bord de la route et mit les clés dans sa poche. Tout ce dont il avait besoin pour la nuit se trouvait

dans un sac à dos posé sur le siège à côté de lui. Il le prit, descendit de voiture et affronta la tempête.

Une rafale de vent lui cingla le visage, comme une femme en furie se ruant sur lui bec et ongles. Il tituba, faillit s'étaler au milieu des fuchsias, et ce ne fut que par un heureux hasard qu'il se cogna contre le portail du jardin. Il le poussa et le referma derrière lui. Si seulement il avait pu voir plus clairement la maison. Il ne distinguait qu'une masse sombre dans la nuit, avec une fenêtre éclairée au premier étage.

S'en servant comme d'un phare pour se diriger, il commença à rêver d'une bonne tasse de café bouillant.

Il frappa à la porte. Personne ne répondit. Avec le vent qui rugissait follement, inutile d'espérer que quiconque l'entendît. Il attendit dix secondes et décida d'entrer.

Cette fois encore, une étrange impression l'envahit. Certes dehors la tempête faisait rage, mais il régnait dans la maison une douce et agréable chaleur. Une foule d'odeurs l'assaillirent aussitôt – citron, cire, lavande et romarin. Gray se demanda si la vieille dame irlandaise qui tenait l'auberge fabriquait elle-même son pot-pourri. Si seulement elle pouvait se réveiller, lui préparer un repas chaud...

Au même instant, il perçut un grognement – rauque, sauvage – et se raidit. Il tourna la tête en plissant les yeux. Puis, l'espace d'une seconde, ce fut le vide dans son esprit.

Plus tard, il repenserait à cette scène comme sortie tout droit d'un roman. D'un de ses romans, peut-être. Une superbe jeune femme, dans une longue chemise de nuit blanche tourbillonnante, les cheveux retombant comme de l'or étincelant sur ses épaules, apparut. La lueur de la bougie qu'elle tenait dans une main accentuait la pâleur de son visage. De l'autre,

elle agrippait le collier d'un chien qui grognait et ressemblait à un loup. Un chien dont le cou lui arrivait à la taille.

Telle une vision improbable, elle le dévisageait du haut des marches. On eût dit qu'elle était sculptée dans le marbre, ou dans la glace. Elle était si calme, d'une perfection si extraordinaire...

Alors, le chien se précipita en avant. D'un mouvement qui fit onduler les plis de sa chemise de nuit, la jeune femme le retint.

— Vous faites entrer la pluie, dit-elle d'une voix qui ne fit qu'ajouter à la magie de cette apparition.

Une voix douce et harmonieuse, à l'image de l'Irlande qu'il était venu découvrir.

— Excusez-moi.

À tâtons, il chercha la poignée de la porte qu'il referma derrière lui, mettant une barrière entre eux et la tempête.

Brianna ne bougeait pas, son cœur continuant à battre follement. Les grognements de Conco l'avaient arrachée à un rêve affreux, terrifiant. Elle considérait l'homme en noir dont elle n'apercevait que très vaguement le visage. Lorsqu'il fit un pas dans sa direction, sa main tremblante se resserra sur le collier de Conco.

Elle vit alors qu'il avait un visage long, étroit. Un visage de poète, avec des yeux sombres et curieux et une bouche à l'air sérieux. Un visage de pirate, aux pommettes proéminentes, entouré de longs cheveux blonds bouclés et trempés.

C'était stupide d'avoir peur, se dit-elle. Après tout, ce n'était qu'un homme.

— Vous vous êtes perdu ? lui demanda-t-elle.

— Non, dit-il avec un lent et beau sourire. Je me suis retrouvé. Je suis bien à Blackthorn Cottage ?

— Oui.

— Je m'appelle Grayson Thane. J'ai quelques jours d'avance, mais Mlle Concannon est prévenue de mon arrivée.

— Oh...

Brianna chuchota à Conco quelque chose que Gray ne saisit pas, mais qui eut pour effet immédiat de détendre les muscles bandés de l'animal.

— Je ne vous attendais que vendredi, monsieur Thane. Mais soyez le bienvenu.

Elle descendit l'escalier, le chien sur ses talons, dans la lumière vacillante de la bougie.

— Brianna Concannon, se présenta-t-elle en lui tendant la main.

Il la dévisagea un instant. Il s'était attendu à tomber sur une vieille fille aux cheveux grisonnants tirés en chignon.

— Je vous ai réveillée, dit-il bêtement.

— Ici, nous avons pour habitude de dormir au milieu de la nuit. Venez près du feu.

Elle passa dans le salon et alluma les lampes. Après avoir posé la bougie, elle la souffla, puis se retourna pour le débarrasser de son manteau dégoulinant de pluie.

— C'est une nuit épouvantable pour voyager.

— Je m'en suis aperçu.

Il retira son imper et Brianna réalisa qu'il n'était pas aussi grand qu'elle se l'était imaginé ; son corps était mince mais tout en muscles. Comme celui d'un boxeur. Poète, pirate, boxeur... Cet homme était écrivain, et, qui plus est, un client.

— Venez vous réchauffer, monsieur Thane. Voulez-vous une tasse de thé ? À moins que vous ne préfériez que je...

Elle allait lui proposer de lui montrer sa chambre lorsqu'elle se rappela qu'elle s'y était installée pour la nuit.

— Il y a bien une heure que je rêve d'un café. Si toutefois cela ne vous dérange pas.

— Pas de problème. Installez-vous confortablement.

Ce moment était trop charmant pour le passer tout seul, décida-t-il.

— Je vais vous accompagner à la cuisine. Je me sens déjà assez coupable de vous avoir sortie de votre lit à une heure pareille.

Il tendit sa main à Conco qui la renifla.

— Quel chien vous avez là ! Pendant quelques secondes, j'ai cru que c'était un loup.

— C'est un chien-loup, répondit-elle distraitement, l'esprit occupé à des détails. Vous n'avez qu'à venir dans la cuisine avec moi. Vous avez sans doute faim.

Gray caressa la tête du chien et sourit à Brianna.

— Mademoiselle Concannon, je crois que je vous aime déjà.

Le compliment la fit rougir.

— Ma foi, vous donnez votre cœur bien facilement, s'il suffit de vous offrir un vulgaire bol de soupe.

— Ce n'est pas ainsi qu'on parle de votre cuisine.

— Oh ?

Elle le précéda dans la cuisine et accrocha son imper dégoulinant à une patère près de la porte de service.

— Un ami d'un cousin de mon éditeur a séjourné ici il y a environ un an. À l'entendre, l'hôtesse du Blackthorn Cottage cuisinait comme un ange.

L'ami avait omis de préciser qu'elle avait l'air d'en être un.

— C'est un joli compliment.

Brianna mit la bouilloire sur le feu, puis versa de la soupe dans une casserole afin de la réchauffer.

— Ce soir, je ne peux malheureusement vous offrir que quelque chose de très simple, monsieur

Thane. Mais au moins vous n'irez pas vous coucher le ventre vide.

Elle sortit du pain et en coupa généreusement plusieurs tranches.

— Vous avez fait un long voyage ?

— Je suis parti tard de Dublin. J'avais prévu d'y rester un jour de plus, mais j'ai soudain eu la bougeotte.

Il sourit en prenant une tranche de pain dans laquelle il mordit avant même qu'elle ait eu le temps de lui proposer du beurre.

— Il était temps pour moi de partir. Vous tenez cet endroit toute seule ?

— Oui. Je crains que vous n'ayez pas beaucoup de compagnie à cette époque de l'année.

— Je ne suis pas venu pour avoir de la compagnie.

Il la regarda mesurer le café. La cuisine commençait à sentir divinement bon.

— Vous êtes là pour travailler, m'avez-vous dit. Ce doit être merveilleux de pouvoir raconter des histoires.

— Ça a ses bons côtés.

— Les vôtres me plaisent.

Brianna dit cela avec simplicité tout en sortant une tasse en grès bleu foncé d'un placard.

Gray leva un sourcil. Habituellement, les gens ne manquaient pas de lui poser des dizaines de questions. « Comment écrivez-vous ? », « Où trouvez-vous vos idées ? » – c'était la question qu'il détestait le plus –, « Comment fait-on pour être publié ? » Questions généralement suivies par l'information inévitable selon laquelle son interlocuteur avait lui-même une histoire à raconter.

Mais elle ne dit rien de plus. Gray se surprit à sourire à nouveau.

— Merci. Il arrive qu'elles me plaisent à moi aussi.

Il se pencha pour humer le bol de soupe qu'elle posa devant lui.

— Ça n'a pas l'air d'être si simple que cela.

— Ce sont des légumes, avec un peu de viande de bœuf. Je peux vous faire un sandwich, si vous voulez.

— Non, c'est parfait comme ça, dit-il en soupirant. Vraiment parfait.

Il l'observa une nouvelle fois. Sa peau était-elle toujours aussi veloutée, aussi rose ?

— Je suis désolé de vous avoir réveillée, dit-il en continuant à manger. Mais je dois dire que je ne le regrette pas.

— Une bonne auberge est toujours prête à accueillir les voyageurs, monsieur Thane.

Brianna posa la tasse de café près de lui, puis fit signe à Conco qui se dressa aussitôt.

— Réservez-vous un bol de soupe, si ça vous tente. Je vais préparer votre chambre.

En hâte, elle sortit de la cuisine et accéléra le pas en montant l'escalier. Elle allait devoir changer les draps, ainsi que les serviettes dans la salle de bains. Il ne lui serait pas venu à l'esprit de lui donner une autre chambre. Étant donné qu'il était son seul et unique client, il méritait ce qu'il y avait de mieux.

Elle s'activa et était en train de mettre les oreillers dans des taies bordées de dentelle lorsqu'elle entendit du bruit sur le palier.

Sa première réaction en l'apercevant sur le seuil fut d'éprouver une sorte de dépit. Qui laissa très vite place à la résignation. Après tout, elle était chez elle. Elle avait bien le droit d'utiliser l'endroit qui lui plaisait.

— Je n'en ai pas pour longtemps, dit-elle en ajustant la couette.

Curieux, songea-t-il, qu'une femme en train d'effectuer une chose aussi banale que de faire un lit ait

l'air aussi diablement sexy. Sans doute était-il plus fatigué qu'il ne le supposait.

— Apparemment, je vous ai sortie de votre lit à plus d'un titre. Il était inutile de changer de chambre.

— C'est la chambre que vous avez réservée. Elle est bien chauffée. J'ai allumé un feu et vous avez votre propre salle de bains. Si vous...

Brianna s'interrompt en le voyant passer derrière elle. Le petit frisson qui lui parcourut l'échine la fit se raidir, mais il se contenta de prendre le livre posé sur la table de chevet.

Elle se racla la gorge et recula d'un pas.

— Je me suis endormie en le lisant, commença-t-elle à dire en écarquillant de grands yeux désolés. Enfin, je ne veux pas dire que c'est ça qui m'a endormie, c'est seulement que...

Il souriait, remarqua-t-elle. Oui, il la contemplait avec un grand sourire.

— Cela m'a donné des cauchemars.

— Merci.

Détendue à nouveau, Brianna retourna le haut de la couette d'un geste machinal.

— Et vous voir surgir de la tempête m'a fait imaginer le pire. J'ai cru que le meurtrier était sorti du livre, un couteau sanglant à la main.

— Et qui est-ce ?

Elle fronça les sourcils.

— Je ne sais pas encore, mais j'ai quelques soupçons. Vous savez vous y prendre pour provoquer de grandes émotions, monsieur Thane.

— Gray, dit-il en lui tendant le livre. Finalement, d'une certaine façon, nous partageons le même lit.

Avant qu'elle puisse réagir, il lui prit la main et la porta à ses lèvres, la mettant mal à l'aise.

— Merci pour la soupe.

— Je vous en prie. Dormez bien.

Il ne doutait pas un instant que ce serait le cas. Dès que Brianna fut sortie de la chambre, il se déshabilla et se laissa tomber tout nu sur le lit. Une légère odeur de lilas embaumait la pièce, de lilas et de prairie d'été qu'il reconnut comme celle qui émanait des cheveux de Brianna.

Il s'endormit, un sourire flottant sur les lèvres.

2

Il pleuvait toujours. La première chose que Gray remarqua lorsqu'il entrouvrit les yeux le lendemain matin fut la lumière morose. Il aurait pu être n'importe quelle heure entre l'aube et le crépuscule. La vieille pendule sur la cheminée de pierre indiquait neuf heures et demie. Il supposa avec optimisme que c'était neuf heures et demie du matin.

La veille, il n'avait pas pris le temps d'examiner la chambre. La fatigue du voyage, ainsi que le charmant spectacle de Brianna Concannon en train de faire son lit, lui avait troublé l'esprit. Bien au chaud sous la couette, il observa attentivement la pièce. Les murs étaient tapissés d'un papier couvert de minuscules violettes et de boutons de roses. Un feu, maintenant éteint, avait été allumé dans la cheminée et des briques de tourbe étaient posées dans une boîte en bois peint juste à côté.

Il y avait un bureau qui semblait vieux mais solide et dont la surface cirée brillait légèrement. Une lampe en cuivre, un vieil encrier et une coupe en verre contenant un pot-pourri y étaient posés. Un vase de fleurs séchées ornait le centre d'une commode

surmontée d'un miroir. Deux fauteuils, recouverts d'un tissu vieux rose, étaient disposés de part et d'autre d'une petite table d'appoint. Par terre, un tapis tressé rappelait les tons pâles de la chambre et des fleurs du papier peint.

Gray s'adossa à la tête du lit en bâillant. Pour travailler, il n'avait pas besoin d'une ambiance particulière, mais il appréciait celle-ci. Il avait fait un bon choix.

Pendant un instant, il envisagea de se rendormir. Il n'avait pas encore refermé la porte de la cage derrière lui – métaphore qu'il utilisait souvent pour parler de son travail d'écrivain. N'importe où dans le monde, les matinées froides et pluvieuses étaient faites pour rester au lit. Mais il repensa à la patronne de l'auberge, à la jolie Brianna aux joues roses. Et sa curiosité à son égard le poussa à poser le pied sur le sol glacé.

L'eau, en tout cas, était délicieusement chaude, se dit-il en prenant sa douche, encore à moitié endormi. Le savon dégageait un parfum subtil qui évoquait une forêt de pins. Au cours de ses nombreux voyages, il avait dû se contenter maintes fois de douches froides. La simplicité de la salle de bains, les serviettes blanches joliment brodées convenaient parfaitement à son humeur. Néanmoins, il s'accommodait toujours de l'endroit où il se trouvait, que ce soit sous une tente dans le désert de l'Arizona ou dans un hôtel de luxe de la Côte d'Azur. Gray aimait à penser qu'il adaptait son environnement à ses besoins – jusqu'à ce que, bien entendu, ses besoins aient changé.

Pour les mois à venir, l'auberge confortable de ce petit coin d'Irlande lui conviendrait très bien. D'autant plus que la propriétaire de l'endroit était absolument ravissante. La beauté était toujours un plus.

Ne voyant aucune raison de se raser, il enfila un jean et un vieux pull. Le vent était considérablement retombé, il irait peut-être faire un tour dans les champs après le petit déjeuner. Afin de s'imprégner de l'atmosphère des lieux.

Mais ce fut l'odeur du petit déjeuner qui l'attira en bas.

Il ne fut pas surpris de la trouver dans la cuisine. La pièce semblait avoir été faite pour elle – l'âtre fumant, les murs aux couleurs pimpantes, les surfaces brillantes et impeccables.

Ce matin, elle avait attaché ses cheveux, remarquait-il. Les relever ainsi au sommet de sa tête était sans doute plus pratique. Mais les mèches folles qui s'échappaient sur sa nuque et tout autour de son visage lui donnaient énormément de charme.

Trouver du charme à la patronne de l'auberge dans laquelle on séjournait était probablement une mauvaise idée.

Elle était en train de faire cuire quelque chose dont l'odeur le fit saliver. Oui, c'était sûrement cette odeur, et non pas de la voir ainsi dans son petit tablier blanc impeccable, qui lui mettait ainsi l'eau à la bouche.

Brianna se retourna alors vers lui, une grande jatte dans les bras, tout en continuant à mélanger le contenu avec une cuillère en bois. Elle cligna des yeux d'un air surpris, puis lui fit un petit sourire accueillant.

— Bonjour. Vous voulez sans doute prendre votre petit déjeuner.

— Je goûterais volontiers à ce qui sent si bon.

— Ah, non, impossible.

D'un geste compétent qui força son admiration, elle versa le contenu de la jatte dans une casserole.

— Ce n'est pas encore prêt. C'est un gâteau pour le goûter.

— Pomme, dit-il en écartant les narines. Et cannelle.

— Vous avez le nez fin. Vous sentez-vous capable d'avaler un petit déjeuner irlandais ou préférez-vous quelque chose de plus léger ?

— Pas trop léger tout de même.

— Parfait. La salle à manger est juste derrière cette porte. Je vais vous apporter du café et des *buns* pour vous faire patienter.

— Je peux rester ici ? demanda-t-il avec son plus charmant sourire en s'appuyant au chambranle de la porte. À moins que cela ne vous dérange qu'on vous regarde pendant que vous cuisinez ?

Ou qu'on la regarde tout court, ajouta-t-il intérieurement.

— Non, pas du tout.

Certains de ses clients préféraient faire ainsi, même si la plupart appréciaient de se faire servir. Brianna versa du café qu'elle avait gardé au chaud dans une tasse.

— Vous le prenez noir ?

— C'est exact.

Sans la quitter des yeux, il en but une gorgée.

— Vous avez grandi dans cette maison ?

— Oui, dit-elle en mettant des saucisses dans une poêle.

— C'est ce que je pensais. On a plus l'impression d'être dans un foyer que dans une auberge.

— C'était ce que je voulais. Nous possédions une ferme, mais nous avons vendu la plupart des terres. Nous n'avons gardé que cette maison, et le petit cottage dans lequel ma sœur et son mari habitent de temps en temps.

— De temps en temps ?

— Mon beau-frère a aussi une maison à Dublin, où il dirige des galeries. Ma sœur est une artiste.

— Oh, quel genre d'artiste ?

Brianna esquissa un sourire avant de se concentrer à nouveau sur sa cuisine. Pour la majorité des gens, artiste signifiait peintre. Ce qui irritait toujours Maggie au plus haut point.

— Maître verrier. Elle souffle le verre.

Elle lui montra une coupe posée au milieu de la table de cuisine. Les bords de la coupe, aux tons délicatement pastel, retombaient dans un mouvement fluide, comme des pétales ruisselants de pluie.

— C'est une de ses œuvres.

— Impressionnant.

Curieux, Gray s'approcha de l'objet dont il effleura le bord ondulé.

— Concannon, murmura-t-il en riant dans sa barbe. Suis-je bête, M.M. Concannon, la révélation irlandaise.

Les yeux de Brianna se mirent à danser de plaisir.

— C'est comme ça qu'on l'appelle, vraiment ? Oh, elle va être ravie, s'écria-t-elle avec fierté. Et vous avez reconnu son travail ?

— Évidemment, je viens juste d'acheter un... je ne sais pas trop comment appeler ça... une sculpture. Aux Worldwide Galleries, à Londres, il y a à peine quinze jours.

— C'est la galerie de Rogan. Son mari.

— C'est pratique.

Il s'approcha de la cuisinière pour se resservir du café. L'odeur des saucisses en train de frire était presque aussi alléchante que le parfum de son hôtesse.

— C'est une œuvre étonnante. Du verre d'un blanc glacé, avec une sorte de flambée à l'intérieur. Cela m'a fait penser à la Forteresse de la Solitude.

Devant le regard ahuri de Brianna, il éclata de rire.

— Je vois que vous n'êtes pas au fait des bandes dessinées américaines. C'est la retraite secrète de Superman, dans l'Arctique, je crois.

— Ça lui plaira sûrement. Maggie adore les retraites secrètes.

D'un geste machinal, Brianna remonta une mèche tombée de son chignon. Elle se sentait un peu nerveuse. Il n'arrêtait pas de la dévisager, d'un regard franc et approbateur, avec une intimité qui la mettait mal à l'aise. Ce devait être une manie d'écrivain, se dit-elle en jetant des pommes de terre dans la poêle.

— Ils sont en train de faire construire une galerie à Clare, poursuivit-elle. Elle doit ouvrir au printemps. Tenez, voilà du porridge, en attendant que le reste soit prêt.

Du porridge. Décidément, c'était parfait. Un matin pluvieux dans un cottage irlandais et du porridge dans un bol en grès marron épais. Il s'assit et commença son petit déjeuner.

— Votre prochain livre se passe ici, en Irlande ? demanda-t-elle en le regardant par-dessus son épaule. Vous permettez que je vous pose la question ?

— Bien sûr. C'est le projet que j'ai en tête. Une campagne isolée, des champs noyés de pluie, des falaises inquiétantes. Des petits villages pimpants.

Il haussa les épaules.

— Un vrai paysage de carte postale. Mais avec toutes les passions et les ambitions que cela peut cacher.

Brianna éclata de rire en retournant les tranches de bacon.

— Je ne suis pas sûre que les passions et les ambitions de notre village soient à la hauteur de vos espérances, monsieur Thane !

— Gray.

— Oui, Gray.

Elle prit un œuf qu'elle cassa d'une main dans la poêle grésillante.

— L'été dernier, une des vaches de Murphy a défoncé la barrière et a écrasé mes rosiers ; je me souviens aussi que Tommy Duggin et Joe Ryan se sont bagarrés devant le pub d'O'Malley il n'y a pas très longtemps. Voici les derniers événements marquants du village...

— La bagarre, c'était à cause d'une femme ?

— Non, à propos d'un match de foot à la télévision. Mais ils avaient un peu trop bu, à ce qu'il paraît, et ils se sont réconciliés dès qu'ils ont eu retrouvé leurs esprits.

— La fiction n'est rien d'autre qu'une forme de mensonge, de toute façon.

— Mais non, dit-elle en déposant une assiette devant lui avec son regard vert sérieux. C'est une autre forme de vérité. Ce sera la vôtre au moment où vous écrirez, vous ne pensez pas ?

Une telle finesse de perception le surprit, le mettant presque dans l'embarras.

— Oui, oui, sans doute.

Satisfaite, Brianna s'affaira au-dessus de la cuisinière, puis disposa des saucisses, des tranches de bacon, des œufs et des galettes de pommes de terre sur un plat.

— Vous allez faire sensation au village. Comme vous le savez, les Irlandais adorent les écrivains.

— Je ne suis pas Yeats.

Elle sourit, contente de le voir manger de bon appétit.

— Et vous ne tenez pas à l'être, je me trompe ?

Gray releva la tête en enfournant un morceau de bacon croustillant. L'avait-elle donc percé à jour si

facilement, si rapidement ? Lui qui était si fier de son aura de mystère, d'être sans passé, sans avenir...

Avant qu'il ne trouve quelque chose à répondre, la porte s'ouvrit sur une femme ruisselante de pluie qui entra comme une tornade dans la cuisine.

— Brie, un abruti a laissé sa voiture en plein milieu de la route juste devant la maison.

Maggie se figea, retira son chapeau trempé et aperçut Gray.

— C'est moi le coupable, dit-il en levant la main. J'ai complètement oublié. Je vais la déplacer tout de suite.

— Inutile de vous précipiter.

Elle lui fit signe de rester assis et ôta son manteau.

— Finissez votre petit déjeuner, j'ai le temps. Vous êtes l'écrivain yankee, je suppose ?

— Je l'avoue. Et vous êtes sans doute M.M. Concanon ?

— Sans aucun doute.

— Ma sœur, Maggie, dit Brianna en apportant du thé. Grayson Thane.

Maggie s'assit en poussant un petit soupir de soulagement. Le bébé n'arrêtait pas de lui donner des coups de pied.

— Vous êtes là plus tôt que prévu, non ?

— Un petit changement dans mes plans.

C'était une version de Brianna en plus accentué, songea-t-il. Des cheveux plus roux, le regard plus vert – et plus agitée.

— Votre sœur a eu la gentillesse de ne pas me faire dormir dans la cour.

— Oh, pour ce qui est de la gentillesse, Brie n'en manque pas.

Maggie prit un morceau de bacon sur le plat.

— Il y a du gâteau aux pommes ? demanda-t-elle en reniflant.

— Pour le thé. Rogan et toi êtes les bienvenus.

— Nous passerons peut-être.

Elle prit un petit pain dans le panier posé sur la table et commença à le grignoter.

— Vous pensez rester quelque temps ?

— Maggie, arrête d'embêter mon client. Il y a d'autres petits pains, si tu veux en emporter chez toi.

— Je ne repars pas tout de suite. Rogan est au téléphone, et, comme c'est parti, il risque d'y rester jusqu'au Jugement dernier. J'allais au village chercher du pain.

— J'en ai plein à te donner.

Maggie sourit malicieusement et mordit dans son petit pain.

— Je m'en doutais.

Ses yeux verts se posèrent sur Gray.

— Brie en fait suffisamment pour nourrir le village entier.

— Ce don d'artiste semble tenir de famille, dit aimablement Gray.

Après s'être fait une tartine de confiture, il poussa le pot d'un air complice vers Maggie.

— Vous avec le verre, Brianna avec la cuisine.

Sans aucune gêne, il admira le gâteau qui refroidissait sur une plaque au-dessus de la cuisinière.

— À quelle heure prend-on le thé ? demanda-t-il.

Maggie lui décocha un grand sourire.

— Je crois que vous allez me plaire.

— Vous aussi, dit-il en se levant. Je vais bouger ma voiture.

— Voulez-vous que je vous aide à sortir vos bagages ? proposa Brianna.

— Non, non, je vais me débrouiller. Ravi de vous avoir rencontrée, Maggie.

— Moi de même.

Maggie se lécha goulûment les doigts et attendit qu'il eût refermé la porte.

— Il est mieux en vrai que sur la photo qui se trouve au dos de son livre.

— Oui.

— On a du mal à imaginer un écrivain comme ça – aussi costaud et musclé.

Consciente que sa sœur guettait sa réaction, Brianna resta le dos tourné.

— Effectivement, il est plutôt pas mal. Je n'imaginai pas qu'une femme mariée et enceinte de six mois pouvait s'intéresser au physique de cet homme.

Maggie renifla.

— À mon avis, n'importe quelle femme l'aurait remarqué. Si ce n'est pas ton cas, tu ferais mieux d'aller faire contrôler ta vue.

— Ma vue va très bien, merci. N'était-ce pas toi qui t'inquiétais de me savoir seule avec lui ?

— Ça, c'était avant que je décide qu'il me plaisait.

Laissant échapper un petit soupir, Brianna se tourna vers la porte de la cuisine. Elle ne disposait pas de beaucoup de temps. Elle s'humecta les lèvres tout en continuant à laver la vaisselle du petit déjeuner.

— Maggie, j'aimerais que tu trouves un moment pour repasser plus tard. Il faut que je te parle de quelque chose.

— Parle-m'en tout de suite.

— Non, je ne peux pas, dit-elle en jetant un coup d'œil furtif vers la porte. Je préférerais que nous soyons seules. C'est important.

— Tu as l'air contrarié.

— Je ne sais pas trop si je dois l'être ou non.

— Ce Yankee t'a fait quelque chose ?

Malgré son gros ventre, Maggie s'extirpa de sa chaise, prête à la bagarre.

— Non, non. Ça n'a rien à voir avec lui, répliqua Brianna d'un ton exaspéré en mettant les poings sur les hanches. Tu viens de dire à l'instant qu'il te plaisait.

— Pas s'il te crée des ennuis.

— Eh bien, ce n'est pas ça. N'insiste pas pour l'instant. Tu reviendras plus tard, une fois que je serai sûre qu'il est bien installé ?

— Mais oui.

Maggie effleura l'épaule de sa sœur d'un air inquiet.

— Tu veux que Rogan vienne aussi ?

— S'il le peut, oui, décida Brianna en pensant à la condition de sa sœur. Oui, demande-lui de venir avec toi.

— Un peu avant de prendre le thé, vers deux ou trois heures ?

— Ce sera parfait. Emporte des petits pains, Maggie. Je vais aider M. Thane à s'installer.

Brianna ne redoutait rien autant que les affrontements, les crises de colère et les paroles amères ; comme ceux qui résonnaient dans la maison où elle avait grandi. Où le ressentiment et les déceptions entraînaient des cris et des éclats de voix. Pour se défendre, elle avait toujours essayé de maîtriser ses propres sentiments, évitant le plus possible les accès de rage qui avaient servi de bouclier à sa sœur face à la situation misérable de leurs parents.

Petite, elle avait souvent souhaité se réveiller un matin pour découvrir que ses parents avaient décidé de faire fi des traditions et de l'Église, et de se séparer. Mais plus souvent encore, trop souvent, elle avait prié pour qu'advienne un miracle : que ses parents se redécouvrent l'un l'autre et rallument la flamme qui s'était éteinte depuis tant d'années auparavant.

Toutefois, elle comprenait en partie maintenant pourquoi ce miracle n'avait jamais eu lieu. Amanda. Le nom de la femme était Amanda.

Sa mère avait-elle été au courant ? Avait-elle su que l'homme qu'elle en était venue à détester aimait quelqu'un d'autre ? Savait-elle qu'un enfant, aujourd'hui adulte, était né de cet amour interdit ?

Elle ne pourrait pas le lui demander. Non, Brianna se jura de ne jamais le faire. La scène terrible que cela provoquerait lui était tout simplement insupportable.

Elle redoutait de confier sa découverte à sa sœur. Connaissant Maggie, elle savait qu'elle allait être blessée, qu'elle se mettrait en colère et serait profondément déçue.

Il y avait maintenant des heures qu'elle différait ce moment. Par pure lâcheté, ce dont elle avait honte. Mais elle se répétait qu'il lui fallait un peu de temps pour être elle-même en paix avec son cœur afin de pouvoir aider Maggie à supporter ce fardeau.

Gray lui fournit une distraction idéale. Elle l'aida à s'installer dans sa chambre, puis répondit à ses questions sur les villages avoisinants. Et des questions, il en avait des tonnes. Quand enfin elle lui indiqua la route d'Ennis, elle était épuisée. Sa vivacité d'esprit la sidérait. Il lui faisait penser à un contorsionniste aperçu un jour dans une foire, se tournant et se retournant dans tous les sens et dans les positions les plus incroyables.

Histoire de se détendre, elle s'agenouilla et entreprit de nettoyer le sol de la cuisine.

Il était à peine deux heures lorsqu'elle entendit Conco aboyer joyeusement en signe de bienvenue. Brianna se tortilla les mains une seconde, puis alla ouvrir à sa sœur et à son beau-frère.

— Vous êtes venus à pied ?

— Sweeney prétend que j'ai besoin d'exercice.

Maggie avait le teint tout rose et son regard brillait. Elle respira à fond pour humer la délicieuse odeur qui flottait dans la cuisine.

— Et je vais en faire. Mais après le thé.

— Ces jours-ci, elle ne pense qu'à manger, dit Rogan en accrochant leurs manteaux à côté de la porte.

Il avait beau porter un pantalon usé et de grosses chaussures de marche, il ne parvenait pas à faire oublier ce que sa femme appelait son côté citadin. Grand, élégant et ténébreux, il le restait, qu'il soit en smoking ou en haillons.

— C'est une chance que tu nous aies invités à prendre le thé, Brianna. Maggie a dévalisé le garde-manger.

— Eh bien, il y a tout ce qu'il faut ici. Allez vous asseoir près du feu, j'apporte le thé.

— Nous ne sommes pas des clients, observa sa sœur. Nous pouvons rester dans la cuisine.

— J'y ai passé toute la journée.

Brianna réalisa qu'il s'agissait là d'une piètre excuse. Aucune pièce dans la maison ne lui était plus agréable. Mais elle avait besoin de l'atmosphère plus formelle du salon pour dire ce qu'elle avait à dire.

— Et puis j'ai allumé un beau feu.

— Je vais prendre le plateau, proposa Rogan.

À peine assise dans le salon, Maggie tendit la main pour prendre un gâteau.

— Mange un sandwich, lui conseilla Rogan.

— Il me traite davantage comme un enfant que comme une femme qui en attend un.

Toutefois, elle commença par prendre un sandwich.

— J'ai parlé à Rogan de ton bel Américain, poursuivit-elle. De ses longs cheveux bouclés et de

ses grands yeux bruns. Il ne prend pas le thé avec nous ?

— Ce n'est pas encore tout à fait l'heure, lui fit remarquer Rogan.

Il se tourna vers Brianna.

— J'ai lu ses livres. Il a le don de mettre son lecteur en émoi.

— J'en sais quelque chose, dit-elle avec un petit sourire. Hier soir, je me suis endormie en laissant la lumière allumée. Il est parti faire un tour à Ennis et dans les environs. Il a eu l'amabilité de poster une lettre pour moi.

Le plus simple, songea Brianna, n'était pas forcément d'être direct.

— À propos, hier, en rangeant le grenier, je suis tombée sur de vieux papiers.

— Nous avons déjà parlé de ça des milliers de fois, non ? observa Maggie.

— Il y a encore pas mal de cartons ayant appartenu à papa auxquels nous n'avons pas touché. Tant que maman était là, il valait mieux ne pas aborder le sujet.

— Cela n'aurait servi qu'à la mettre en colère, dit Maggie en mélangeant son thé. Mais il n'y a pas de raison que tu sois la seule à trier tous ces papiers, Brie.

— Ça ne me dérange pas. J'ai envie de transformer le grenier en une sorte de salon, pour les clients.

— Toujours tes clients, fit Maggie en levant les yeux au ciel. Tu en as de plus en plus, printemps comme été.

— J'aime bien avoir du monde à la maison.

Ce sujet était matière à dispute entre elles deux depuis longtemps. Elles ne verraient jamais les choses de la même façon.